

La femme aux deux sourires



Maurice
Leblanc

La femme aux deux sourires

Pages de titre

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

Page de copyright

Maurice Leblanc

La femme aux deux sourires

1

Prologue : L'étrange blessure

Le drame, avec les circonstances qui le préparèrent et les péripéties qu'il comporte, peut être résumé en quelques pages, sans qu'il y ait risque de laisser dans l'ombre le plus mince épisode dont il faille tenir compte pour atteindre l'inaccessible vérité.

Cela se passa le plus naturellement du monde. Aucune de ces menaces sournoises que multiplie parfois le destin à l'approche des événements de quelque grandeur. Aucun souffle annonçant l'orage. Aucune angoisse. Pas même une inquiétude parmi ceux qui furent les spectateurs confondus de cette toute petite chose, si tragique par l'immensité du mystère qui l'enveloppa.

Voici les faits : M. et M^{me}P de Jouvelle et les invités qu'ils recevaient dans leur château de Volnic en Auvergne – un vaste manoir à tourelles, couvert de tuiles rouges – avaient assisté à un concert donné à Vichy par l'admirable chanteuse Élisabeth Hornain. Le jour suivant, le 13 août, sur l'invitation de M^{me}P de Jouvelle, qui avait connu Élisabeth avant qu'elle n'eût demandé le divorce contre le banquier Hornain, celle-ci vint déjeuner, le château n'étant séparé de Vichy que par une douzaine de kilomètres.

Déjeuner fort gai. Les châtelains savaient mettre dans leur accueil cette bonne grâce et cette délicatesse qui donnent du relief à chacun des invités. Ceux-ci, au nombre de huit, faisaient assaut de verve et

d'esprit. Il y avait trois jeunes couples, un général en retraite et le marquis Jean d'Erlemont, gentilhomme d'une quarantaine d'années, ayant grande allure et une séduction à laquelle aucune femme n'était insensible.

Mais l'hommage de ces dix personnes, leur effort pour plaire et pour briller, allaient vers Élisabeth Hornain, comme si, en sa présence, aucune parole ne pouvait être prononcée qui n'eût pour motif de la faire sourire ou d'attirer son regard. Elle, cependant, ne s'évertuait ni à plaire ni à briller. Elle ne laissait tomber que des phrases assez rares, où il y avait du bon sens, de la finesse, mais point d'esprit, ni de vivacité. À quoi bon ? Elle était belle. Sa beauté lui tenait lieu de tout. Elle eût dit les choses les plus profondes qu'elles se fussent perdues dans le rayonnement de sa beauté. En face d'elle, on ne pensait qu'à cela, à ses yeux bleus, à ses lèvres sensuelles, à l'éclat de son teint, à la forme de son visage. Même au théâtre, malgré sa voix chaude et son réel talent d'artiste lyrique, elle conquérait d'abord à force d'être belle.

Elle portait toujours des robes très simples, que l'on n'eût pas remarquées davantage si elles eussent été plus élégantes, car on ne songeait qu'à la grâce de son corps, à l'harmonie de ses gestes et à la splendeur de ses épaules. Sur son corsage ruisselaient de merveilleux colliers, qui s'entrelaçaient les uns aux autres dans un désordre éblouissant de rubis, d'émeraudes et de diamants. Si on l'en complimentait, elle réprimait l'admiration avec un sourire :

« Bijoux de théâtre... Mais j'avoue qu'ils sont bien imités.

– J’aurais juré. . . », disait-on.

Elle affirmait :

« Moi aussi. . . et tout le monde s’y laisse prendre. . . »

Après le déjeuner, le marquis d’Erlemont manœuvra de telle sorte qu’il réussit à la tenir à l’écart et à lui parler en tête à tête. Elle écoutait avec intérêt et un certain air de rêverie.

Les autres invités formaient groupe autour de la maîtresse de maison, que cet aparté semblait agacer.

« Il perd son temps, murmurait-elle. Voilà des années que je connais Élisabeth. Aucun espoir pour les amoureux. C’est une belle statue, indifférente. Va, mon bonhomme, tu peux jouer ta petite comédie et sortir tes meilleurs trucs. . . Rien à faire. »

Ils étaient tous assis sur la terrasse, à l’ombre du château. Un jardin creux s’allongeait à leurs pieds, étirant sous le soleil ses lignes droites, ses pelouses vertes, ses allées de sable jaune, ses plates-bandes plantées d’ifs taillés. Tout au bout, l’amas des ruines qui restaient de l’ancien château, des tours, du donjon et de la chapelle, s’étageait sur des monticules où grimpaient des chemins parmi le fouillis des lauriers, des buis et des houx.

L’endroit était majestueux et puissant, et le spectacle prenait d’autant plus de caractère que l’on savait qu’au-delà de cet entassement prodigieux, c’était le vide d’un précipice. L’envers de ce que l’on voyait

tombait à pic sur un ravin qui encerclait le domaine, et au creux duquel mugissait, à une profondeur de cinquante mètres, l'eau tumultueuse d'un torrent.

« Quel cadre ! fit Élisabeth Hornain. Quand on pense au carton peint de nos décors ! à la toile des murs qui tremble et à la tapisserie des arbres découpés !... Ce serait bon de jouer ici.

– Qui vous empêche d'y chanter, tout au moins, Élisabeth ? dit M^{me} de Jouvelle.

– La voix se perd dans cette immensité.

– Pas la vôtre, protesta Jean d'Erlemont. Et ce serait si beau ! Offrez-nous cette vision... »

Elle riait. Elle cherchait des excuses et se débattait au milieu de tous ces gens qui insistaient auprès d'elle et la suppliaient.

« Non, non, disait-elle... j'ai eu tort de parler ainsi... je serais ridicule... je paraîtrais si frêle !... »

Mais sa résistance mollissait. Le marquis lui avait saisi la main et cherchait à l'entraîner.

« Venez... je vous montre la route... Venez... cela nous ferait un tel plaisir ! »

Elle hésita encore, puis, prenant son parti :

« Soit. Accompagnez-moi jusqu'au pied des ruines. »

Soudain résolue, elle s'en alla par le jardin, lentement, de cette allure aisée et bien rythmée qui était la sienne au théâtre. Au-delà des pelouses, elle monta cinq marches de pierre qui la conduisirent à la terrasse opposée à celle du château. D'autres marches s'offraient, plus étroites, avec une rampe où alternaient des pots de géraniums et des vases de pierre anciens. Une avenue d'aucubas s'amorçait sur la gauche. Elle tourna, suivie du marquis, et disparut derrière le rideau des arbustes.

Au bout d'un moment, on la vit, seule cette fois, qui gravissait d'autres marches escarpées, tandis que Jean d'Erlemont repassait par le jardin creux. Enfin, elle reparut, plus haut encore, sur un terre-plein où il y avait les trois arches gothiques d'une chapelle démolie et, au fond, une muraille de lierre qui barrait l'espace.

Elle s'arrêta. Debout sur un tertre qui lui faisait comme un piédestal, elle semblait très grande, de proportions surhumaines et, lorsqu'elle étendit ses bras et qu'elle se mit à chanter, elle emplit de son geste et de sa voix le vaste cirque de feuillage et de granit que recouvrait le ciel bleu.

M. et M^{me}P de Jouvelle et leurs invités écoutaient et regardaient avec des visages contractés, et cette impression que l'on éprouve lorsque se forment, au fond de nous, des souvenirs que l'on sait inoubliables. Le personnel du château, le personnel de la ferme qui touchait d'un côté aux murs du domaine, et une dizaine de paysans du village voisin,

s'étaient groupés à toutes les portes et à tous les coins des massifs, et chacun sentait toute la qualité de la minute présente.

Ce qu'Élisabeth Hornain chantait, on ne le savait pas trop. Cela s'élevait et se répandait en notes graves, amples, tragiques parfois, mais palpitantes d'espoir et de vie. Et soudain...

Mais il faut bien se rappeler que la scène se passait dans une sécurité absolue et qu'il n'y avait aucune raison, humainement possible, pour qu'elle ne se continuât pas et ne s'achevât point dans cette même sécurité absolue. Ce qui se produisit fut brusque, immédiat. S'il y eut des différences de sensation parmi les spectateurs, il n'y en eut pas dans la certitude qu'ils eurent tous – et dont ils témoignèrent – que le fait éclata comme une bombe que l'on n'eût ni devinée ni prévue (la même expression se représenta dans les dépositions).

Oui, soudain, il y eut la catastrophe. La voix magique s'interrompit, net. La statue vivante qui chantait là-bas dans l'espace clos vacilla sur son piédestal de ruines et, d'un coup, s'écroula, sans un cri, sans un geste de peur, sans un mouvement de défense ou de détresse. On eut tout de suite, de façon irrévocable, la conviction qu'il n'y avait ni lutte ni agonie, et que l'on n'arriverait pas auprès d'une femme qui mourait, mais auprès d'une femme que la mort avait frappée dès la première seconde.

De fait, quand on parvint à l'esplanade supérieure, Élisabeth Hornain gisait, inerte, livide... Congestion ? Crise cardiaque ? Non. Du sang coulait, abondamment, sur le haut de son épaule nue et sur sa gorge.

On le vit aussitôt, ce sang rouge qui s'épanchait. Et l'on constata en même temps cette chose incompréhensible que quelqu'un formula en un cri de stupeur :

« Les colliers ont disparu ! »

Il serait fastidieux de rappeler les détails d'une enquête pour laquelle, à l'époque, tout le monde se passionna. Enquête inutile d'ailleurs, et rapidement terminée. Les magistrats et les policiers qui la conduisirent se heurtèrent dès le début à une porte close, contre laquelle tous leurs efforts furent vains. Tous ils eurent l'impression profonde qu'il n'y avait rien à faire. Un crime, un vol. Voilà tout.

Car le crime était indiscutable. On ne retrouva certes ni arme, ni projectile, ni assassin. Mais quant à nier le crime, personne n'y songea. Sur quarante-deux assistants, cinq affirmèrent avoir vu une lueur, quelque part, sans que les cinq affirmations concordassent sur l'emplacement et sur la direction de cette lueur. Les trente-sept autres n'avaient rien vu. De même trois personnes prétendirent avoir entendu le bruit sourd d'une détonation tandis que les trente-neuf autres n'avaient rien entendu.

En tout cas, le fait même du crime demeurait en dehors de toute discussion puisqu'il y avait eu blessure. Et blessure terrible, effroyable, la blessure qu'eût provoquée au sommet de l'épaule gauche, juste au bas du cou, une balle monstrueuse. Une balle ? Mais il eût fallu que le meurtrier fût perché dans les ruines, à un endroit plus

élevé que la chanteuse, et que cette balle eût pénétré profondément dans la chair et eût causé des ravages internes, ce qui n'était point.

On eût dit plutôt que la plaie, d'où le sang s'était épanché, avait été creusée par un instrument contondant, marteau ou casse-tête. Mais qui avait manié ce marteau ou ce casse-tête ? et comment un tel geste avait-il pu rester invisible ?

Et, d'autre part, qu'étaient devenus les colliers ? S'il y avait eu crime et s'il y avait eu vol, qui avait commis l'un et l'autre ? Et quel miracle avait permis à l'agresseur de s'échapper, alors que quelques domestiques, postés à certaines fenêtres du dernier étage, n'avaient pas quitté des yeux la chanteuse, l'esplanade où elle chantait, son corps quand elle tombait, son cadavre quand elle gisait sur le sol ? alors que tous ces gens eussent vu, sans aucun doute, les allées et venues d'un homme, sa fuite entre les massifs, sa course éperdue ?... alors que, par-derrière, le décor des ruines plongeait en une falaise abrupte qu'il était matériellement impossible d'escalader ou de descendre ?...

S'était-il couché sous le lierre, ou dans quelque trou ? On chercha durant deux semaines. On fit venir de Paris un jeune policier, ambitieux et tenace, Gorgeret, qui avait déjà réussi des coups de maître. Peines perdues. Investigations sans résultat. L'affaire fut classée, au grand ennui de Gorgeret, qui se promit bien de ne jamais l'abandonner.

Effarés par ce drame, M. et M^{me}P de Jouvelle quittèrent Volnic en annonçant leur volonté formelle de n'y jamais revenir. Le château fut à

vendre, tout meublé, tel qu'il était.

Quelqu'un l'acheta, six mois plus tard. On ne sut pas qui, maître Audigat, le notaire, ayant négocié la vente en grand secret.

Tous les domestiques, les fermiers, les jardiniers, reçurent leur congé. Seule la grosse tour, sous laquelle passait la voûte cochère, fut habitée par un individu d'un certain âge qui s'y installa avec sa femme : Lebardon, ancien gendarme. Mis à la retraite, il avait accepté ce poste de confiance.

Les gens du village essayèrent vainement de le faire parler : leur curiosité fut déjouée. Il montait la garde âprement. Tout au plus remarqua-t-on que, à diverses reprises, peut-être une fois par an, et à des époques différentes, un monsieur arrivait le soir en automobile, couchait au château, et repartait le lendemain dans la nuit. Le propriétaire, sans doute, qui venait s'entretenir avec Lebardon. Mais aucune certitude. On n'en sut pas davantage de ce côté.

Onze ans plus tard, le gendarme Lebardon mourait.

Sa femme demeura seule dans la tour d'entrée. Aussi peu bavarde que son mari, elle ne dit rien de ce qui se passait dans le château. Mais s'y passait-il quelque chose ?

Et quatre ans encore s'écoulèrent.

2

Clara la blonde

Gare Saint-Lazare. Entre les grilles qui défendent l'accès des quais et les issues qui conduisent au grand hall des Pas-Perdus, le flot des voyageurs allait et venait, se divisait en courants de départs et d'arrivées, tourbillonnait en remous éperdus, s'écoulait précipitamment vers les portes et vers les passages. Des disques, munis d'aiguilles immobiles, indiquaient des points de destination. Des employés vérifiaient et poinçonnaient les tickets.

Deux hommes, qui ne semblaient pas participer à cette hâte fiévreuse, déambulaient entre les groupes, de l'air distrait de deux promeneurs dont les préoccupations étaient absolument étrangères aux bousculades de la foule. L'un, gros et puissant, de visage peu sympathique, d'expression dure ; l'autre frêle, étriqué ; tous deux coiffés de chapeaux melons, la figure barrée de moustaches.

Ils s'arrêtèrent auprès d'une issue où le disque ne signalait rien et où quatre employés attendaient. Le plus maigre des deux hommes s'approcha et demanda poliment :

« À quelle heure arrive le train de 15 h 47 ? »

L'employé répondit d'un ton narquois :

« À 15 h 47. »

Le gros monsieur haussa les épaules comme s'il déplorait la bêtise de son compagnon, et à son tour questionna :

« C'est bien le train de Lisieux, n'est-ce pas ?

– Le train 368, en effet, lui fut-il répondu. Il sera là dans dix minutes.

– Pas de retard ?

– Pas de retard. »

Les deux promeneurs s'éloignèrent et s'appuyèrent contre un pilier.

Il s'écoula trois, puis quatre, puis cinq minutes.

« C'est embêtant, dit le gros monsieur, je ne vois pas le type qu'on doit nous envoyer de la Préfecture.

– Vous avez donc besoin de lui ?

– Parbleu ! S'il n'apporte pas le mandat d'amener, comment veux-tu qu'on agisse avec la voyageuse ?

– Peut-être qu'il nous cherche ? Peut-être qu'il ne nous connaît pas ?

– Idiot ! Qu'il ne te connaisse pas, toi, Flamant, tout naturel... Mais, moi, Gorgeret, l'inspecteur principal Gorgeret, qui, depuis l'affaire du

château de Volnic, est toujours sur la brèche ! »

Le nommé Flamant, vexé, insinua :

« L'affaire du château de Volnic, c'est vieux. Quinze ans !

– Et le cambriolage de la rue Saint-Honoré ? Et la souricière où j'ai pris le grand Paul, est-ce que ça remonte aux Croisades ? Pas même deux mois !

– Vous l'avez pris... vous l'avez pris... n'empêche qu'il court toujours, le grand Paul...

– N'empêche que j'avais si bien combiné mon truc que c'est encore moi qu'on mobilise. Tiens, regarde si l'ordre de service ne me désigne pas nommément ? »

Il tira de son portefeuille un papier qu'il déplia et qu'ils lurent ensemble.

Préfecture de Police

4 juin.

Ordre de Service

(Urgent)

La maîtresse du grand Paul, la dénommée Clara la Blonde, a été vue dans le train 368, arrivant de Lisieux à 15 h 47. Envoyer immédiatement l'inspecteur

principal Gorgeret. Un mandat d'amener lui sera transmis gare Saint-Lazare, avant arrivée train.

Signalement de la demoiselle : bandeaux blonds ondulés, yeux bleus. Entre 20 et 25 ans. Jolie. Vêtue simplement. Tournure élégante.

« Tu vois... mon nom est inscrit. Comme c'est moi qui me suis toujours occupé du grand Paul, alors on m'a chargé de sa bonne amie.

– Vous la connaissez ?

– Mal. Tout de même, j'ai eu le temps de l'aviser quand j'ai démolì la porte de la chambre où je l'avais prise en souricière avec le grand Paul. Seulement, j'ai eu de la déveine ce jour-là. Pendant que je le ceinturais, elle a sauté par la fenêtre. Et, tandis que je courais après elle, le grand Paul s'est cavale.

– Vous étiez donc tout seul ?

– Nous étions trois. Mais le grand Paul a commencé par estourbir les deux autres.

– C'est un rude type !

– N'empêche que je le tenais !...

– À votre place, je ne l'aurais pas lâché.

– À ma place, mon bonhomme, t'aurais été estourbi, comme les deux autres. D'ailleurs, tu es réputé comme idiot. »

C'était là un argument décisif dans la bouche de l'inspecteur principal Gorgeret, pour qui ses subalternes étaient tous des idiots et qui, lui, se targuait d'être infaillible et d'avoir toujours le dernier mot dans les luttes entreprises.

Flamant parut s'incliner et prononça :

« Somme toute, vous avez eu de la chance. Le drame de Volnic pour commencer... Aujourd'hui, vos histoires avec le grand Paul et Clara... Savez-vous ce qui manque à votre collection ?

– Quoi ?

– C'est l'arrestation d'Arsène Lupin.

– Je l'ai raté deux fois d'une seconde, celui-là, bougonna Gorgeret, et la troisième sera la bonne. Pour le drame de Volnic, j'ai toujours un œil sur l'affaire... comme j'ai l'œil sur le grand Paul. Quant à Clara la Blonde... »

Il saisit le bras de son collègue.

« Attention ! voici le train... »

– Et vous n'avez pas le mandat !... »

Gorgeret lança un coup d'œil circulaire. Personne ne venait vers lui. Quel contretemps !

Là-bas, cependant, tout au bout d'une des lignes, le poitrail massif d'une locomotive débouchait. Le train s'allongea peu à peu, le long du quai, puis stoppa. Les portières s'ouvrirent et des grappes de gens envahirent le trottoir.

À la sortie, le flot des voyageurs se canalisa et s'étira sous l'action des contrôleurs. Gorgeret empêcha Flamant d'avancer. À quoi bon ? C'était la seule issue et les groupes étaient contraints de se désagréger. Chaque personne passait à son tour. En ce cas, comment ne pas apercevoir une femme dont le signalement était aussi nettement déterminé ?

De fait, elle apparut et la conviction des deux policiers fut immédiate. C'était bien elle, la femme signalée. C'était, sans qu'on pût en douter, celle qui s'appelait Clara la Blonde.

« Oui, oui, murmura Gorgeret. Je la reconnais. Ah ! gredine, tu n'y couperas pas. »

La figure était vraiment jolie, mi-souriante, mi-effarée, avec des bandeaux blonds ondulés, des yeux dont le bleu vif se distinguait de loin, et des dents dont la blancheur éclatait ou se cachait selon le mouvement d'une bouche qui semblait toujours prête à rire.

Elle avait une robe grise, avec un col de linge blanc qui lui donnait un aspect de petite pensionnaire. L'attitude était discrète, comme si elle eût tâché de se dissimuler. Elle portait une valise de dimensions

restreintes, et un sac à main, les deux objets propres mais fort modestes.

« Votre billet, mademoiselle ?

– Mon billet ? »

Ce fut toute une affaire. Son billet ? Où l'avait-elle serré ? Dans une poche ? Dans son sac ? Dans sa valise ? Intimidée, gênée par les gens qu'elle faisait attendre et qui s'amusaient de son embarras, elle déposa sa valise, ouvrit son sac, et, finalement, retrouva son billet épinglé sous le parement d'une de ses manches.

Alors, se frayant un chemin entre la double haie qui s'était formée, elle passa.

« Crebleu ! grogna Gorgeret, quelle tuile de n'avoir pas le mandat ! Ce qu'on la pigerait !

– Pigez-la tout de même.

– T'es bête ! On va la suivre. Et pas de fausse manœuvre, hein ? On lui colle aux talons. »

Gorgeret était trop avisé pour « coller aux talons » d'une jeune personne qui lui avait déjà filé entre les doigts avec tant de malice et dont il ne fallait pas éveiller la méfiance. Il se tint à distance, constata l'hésitation – feinte ou naturelle – de Clara la Blonde, qui cherchait à se diriger comme quelqu'un qui pénètre pour la première fois dans la

salle des Pas-Perdus. Elle n'osait pas se renseigner et s'en allait à la dérive vers un but ignoré. Gorgeret murmura :

« Rudement forte !

– En quoi ?

– Elle ne me fera pas croire qu'elle ne sait pas comment on sort de la gare ! Donc, si elle hésite, c'est qu'elle pense qu'on peut la suivre et qu'il faut prendre des précautions.

– De fait, observa Flamant, elle a l'air comme si elle était traquée. Gentille d'ailleurs... Et ce qu'elle est gracieuse !...

– T'emballe pas, Flamant ! C'est une fille très courue. Le grand Paul en est fou. Tiens, voilà qu'elle a trouvé l'escalier... Pressons. »

Elle descendit et arriva dehors, devant la cour de Rome. Elle appela un taxi.

Gorgeret se hâta. Il la vit qui tirait de son sac une enveloppe dont elle lut l'adresse au chauffeur. Bien qu'elle parlât bas, il entendit :

« Conduisez-moi au 63 du quai Voltaire. »

Et elle monta. À son tour, Gorgeret héla une voiture. Mais, au même moment, l'émissaire de la Préfecture qu'il attendait si impatiemment l'accosta.

« Ah ! c'est vous, Renaud ? dit-il. Vous avez le mandat ?

– Voici », fit l'agent.

Et il donna quelques explications supplémentaires dont on l'avait chargé pour Gorgeret.

Quand celui-ci fut libre, il s'avisa que le taxi qu'il avait appelé s'était éloigné et que le taxi de Clara avait tourné au coin de la place.

Il perdit encore trois ou quatre minutes. Mais que lui importait ! Il connaissait l'adresse !

« Chauffeur, dit-il à celui qui se présenta, conduisez-nous quai Voltaire, au n° 63. »

Quelqu'un avait rôdé autour des deux inspecteurs, depuis l'instant même où, postés contre le pilier, ils surveillaient l'arrivée du train 368. Un homme assez âgé, au visage maigre et poilu, au teint basané, vêtu d'un pardessus olivâtre trop long et rapiécé. Cet homme réussit, sans être remarqué des inspecteurs, à se faufiler près de la voiture au moment où Gorgeret énonçait l'adresse.

À son tour, il sauta dans un taxi et ordonna :

« Chauffeur, au n° 63 du quai Voltaire. »

3

Le monsieur de l'entresol

Le 63 du quai Voltaire est un hôtel particulier qui dresse le long de la Seine sa vieille façade grise à très hautes fenêtres. Le rez-de-chaussée presque tout entier et les trois quarts de l'entresol sont occupés par les magasins d'un antiquaire et par ceux d'un libraire. Au premier étage et au second, c'est le vaste et luxueux appartement du marquis d'Erlemont, dont la famille possède l'immeuble depuis plus d'un siècle. Fort riche jadis, quelque peu gêné maintenant à la suite des spéculations, il a dû restreindre son train de maison et réduire son personnel.

C'est la raison pour laquelle il avait distrait de l'entresol un menu logement indépendant, composé de quatre pièces, que son homme d'affaires consent à louer quand un amateur a la délicatesse de lui offrir un sérieux pot-de-vin. À cette époque, et depuis un mois, le locataire était un M. Raoul, qui ne couchait que rarement et ne venait guère qu'une heure ou deux chaque après-midi.

Il habitait au-dessus de la loge de la concierge et au-dessous des pièces qui servaient au secrétaire du marquis. On entrait dans un vestibule obscur, qui conduisait dans le salon. À droite, une chambre, à gauche, la salle de bains.

Cet après-midi-là, le salon était vide. Des meubles peu nombreux, et qu'il semblait qu'on eût réunis au petit bonheur, le garnissaient. Aucun arrangement. Aucune intimité. Une impression de campement, où des circonstances passagères vous ont amené, et que le caprice du moment vous fera quitter à l'improviste.

Entre les deux fenêtres, qui avaient vue sur l'admirable perspective de la Seine, un fauteuil tournait le dos à la porte d'entrée, haussant son vaste dossier à capitons.

Tout contre ce fauteuil, à droite, un petit guéridon supportait un coffret qui avait l'apparence d'une cave à liqueurs.

Une horloge plantée contre le mur, dans une gaine étroite, sonna quatre fois. Deux minutes s'écoulèrent. Puis, au plafond, il y eut trois coups frappés, à intervalles réguliers, comme les trois coups qui annoncent, au théâtre, le lever du rideau. Trois coups encore. Puis, soudain, retentit quelque part, du côté de la cave à liqueurs, un timbre précipité, comme celui du téléphone, mais discret, étouffé.

Un silence.

Et tout recommença. Trois coups de talon. Le grelottement sourd du téléphone. Mais, cette fois, l'appel ne prit pas fin et continua à jaillir de la cave à liqueurs comme d'une boîte à musique.

« Crebleu de crebleu de crebleu ! » grogna dans le salon la voix éraillée de quelqu'un qui s'éveille.

Un bras surgit lentement, à la droite du vaste fauteuil tourné vers les fenêtres, un bras qui s'allongea vers le coffret du guéridon, un bras dont la main souleva le couvercle du coffret et saisit le récepteur téléphonique qui se trouvait logé à l'intérieur.

Le récepteur fut amené de l'autre côté du dossier, et la voix, plus nette, du monsieur invisible qui se vautrait dans le creux du fauteuil grommela :

« Oui, c'est moi, Raoul... Tu ne peux donc pas me laisser dormir, Courville ? Quelle idée stupide j'ai eue de mettre en communication ton bureau et le mien ! Tu n'as rien à me dire, n'est-ce pas ? Flûte, je dors. »

Il raccrocha. Mais les coups de talon et l'appel téléphonique fonctionnèrent de nouveau. Alors, il céda et un dialogue en sourdine s'établit entre M. Raoul, de l'entresol, et le sieur Courville, secrétaire du marquis d'Erlemont.

« Parle... dégoise... Le marquis est chez lui ?

– Oui, et le sieur Valthex vient de le quitter.

– Valthex ! Valthex, aujourd'hui encore ! Sacrebleu ! le personnage m'est d'autant plus antipathique qu'il poursuit évidemment le même but que nous, et que ce but il doit le connaître ; tandis que, nous, nous l'ignorons. As-tu entendu quelque chose à travers la porte ?

– Rien.

– Tu n’entends jamais rien. Alors, pourquoi me déranges-tu ? Laisse-moi dormir, sacrebleu ! Je n’ai rendez-vous qu’à cinq heures, pour aller prendre le thé avec la magnifique Olga. »

Il referma. Mais la communication avait dû le réveiller tout à fait, car il alluma une cigarette, sans néanmoins quitter le creux de son fauteuil.

Des ronds de fumée bleue montaient au-dessus du dossier. L’horloge marquait quatre heures dix.

Et, brusquement, un coup de timbre électrique, qui venait du vestibule, de la porte d’entrée. Et en même temps, entre les deux fenêtres, sous la corniche, un panneau glissa, sous l’action, évidemment, d’un mécanisme commandé par le coup de timbre.

Un espace en forme de rectangle, de la longueur d’un petit miroir, fut découvert, un petit miroir illuminé comme un écran de cinéma et qui réfléchissait le visage charmant d’une jeune fille blonde aux bandeaux ondulés.

M. Raoul bondit, en chuchotant :

« Ah ! la jolie fille ! »

Il la regarda une seconde. Non, décidément, il ne la connaissait pas... il ne l’avait jamais vue.

Il fit jouer un ressort qui ramena le panneau. Ensuite il se regarda, à son tour, dans une autre glace qui lui renvoya l’image agréable d’un

monsieur de trente-cinq ans environ, bien découplé, de tournure élégante, et de mise impeccable. Un monsieur de cette sorte peut recevoir avec avantage la visite de n'importe quelle jolie fille.

Il courut au vestibule.

La visiteuse blonde attendait, une enveloppe à la main, une valise près d'elle sur le tapis du palier.

« Vous désirez, madame ?

– Mademoiselle », dit la personne à voix basse.

Il reprit :

« Vous désirez, mademoiselle ?

– C'est bien ici le marquis d'Erlemont ? »

M. Raoul comprit que la visiteuse se trompait d'étage. Tandis que la jeune fille avançait de deux ou trois pas dans le vestibule, il saisit la valise et répliqua, avec aplomb :

« C'est moi-même, mademoiselle. »

Elle s'arrêta au seuil du salon, et murmura, décontenancée :

« Ah !... on m'avait dit que le marquis était... d'un certain âge... »

– Je suis son fils, affirma froidement M. Raoul.

– Mais il n’a pas de fils. . .

– Pas possible ? En ce cas, mettons que je ne sois pas son fils. Ça n’a d’ailleurs aucune importance. Je suis au mieux avec le marquis d’Erlemont, quoique je n’aie pas l’honneur de le connaître. »

Habilement, il la fit entrer et referma la porte.

Elle protesta :

« Mais, monsieur, il faut que je m’en aille. . . je me suis trompée d’étage.

– Justement. . . Reprenez haleine. . . L’escalier est abrupt comme une falaise. . . »

Il avait un air si allègre et des manières si dégagées qu’elle ne put s’empêcher de sourire, tout en essayant de sortir du salon.

Mais, à ce moment, le même coup de timbre retentit sur le palier, et de nouveau l’écran lumineux apparut, entre les deux fenêtres, offrant un visage maussade, barré d’une grosse moustache.

« Zut ! la police ! s’écria M. Raoul, qui éteignit l’écran. Qu’est-ce qu’il vient faire ici, celui-là ? »

La jeune fille s’inquiétait, confondue par l’apparition de cette tête.

« Je vous en prie, monsieur, laissez-moi partir.

– Mais c’est l’inspecteur principal Gorgeret ! un vilain coco ! une rosse !. . . dont la bobine ne m’est pas inconnue. . . Il ne faut pas qu’il

vous voie et il ne vous verra pas. . .

– Il m'est tout à fait indifférent qu'il me voie, monsieur. . . Je désire m'en aller.

– À aucun prix, mademoiselle. Je ne veux pas que vous soyez compromise. . .

– Je ne serai pas compromise.

– Si, si. . . Tenez, veuillez passer dans ma chambre. Non ? . . . Alors, quoi, il faut bien cependant. . . »

Il se mit à rire, assailli d'une idée qui l'amusait, offrit galamment sa main à la jeune fille, et la fit asseoir dans le vaste fauteuil.

« Ne bougez pas, mademoiselle. Ici vous êtes à l'abri de tous les regards, et, dans trois minutes, vous serez libre. Si vous ne voulez pas ma chambre comme refuge, vous acceptez bien un fauteuil, n'est-ce pas ? »

Elle obéit malgré elle, tant son air joyeux et bon enfant se mêlait de décision et d'autorité.

Il eut un léger sautillerment sur place, comme pour manifester son contentement. L'aventure s'annonçait sous les couleurs les plus agréables. Il alla ouvrir.

L'inspecteur Gorgeret entra, d'un bond, suivi par son collègue Flamant, et il cria aussitôt, d'un ton brutal :